

Gérard Mordillat « Comme tous les grands auteurs, il traverse le temps »



« Shakespeare est moderne à chaque jour de notre vie », analyse Gérard Mordillat. © MICHEL TONNEAU.



ENTRETIEN

Gérard Mordillat, qui pratique le documentaire avec rigueur et passion, est un écrivain multiple. Il puise à de nombreuses sources dont beaucoup rejoignent ses convictions intimes. Son *Hamlet le vrai* s'appuie sur des sources savantes, sur un travail de fond et une version inédite de la pièce. Mais il s'autorise aussi des échappées personnelles, comme il nous l'a expliqué avec prudence. Une chose est certaine : lire, en introduction, les étapes de ses découvertes et les prolonger par un texte habité, c'est retrouver au moins l'esprit du dramaturge.

Vous venez de recevoir le Prix du livre d'humour de résistance. L'humour est une forme de résistance ?

C'est parfois même la dernière arme face à la situation qui nous est faite. Une photo, que je trouve troublante et magnifique, explique tout ça : un des compagnons de Zapata va être fusillé, il est près du mur, le peloton d'exécution est en face de lui et il sourit, il se moque de ceux qui vont l'assassiner. Être capable de faire ainsi face à la mort, c'est l'humour de résistance.

Vous vous attaquez donc, avec humour aussi, à Shakespeare. C'est gonflé ! Ce n'est pas s'attaquer à Shakespeare. C'est dans un sentiment de fraternité avec Shakespeare, c'est travailler avec lui, être là au théâtre et se dire ensemble : « Préparons la représentation de ce soir. »

Cette représentation, vous faites mine de l'inscrire dans un cadre scientifique. Il n'y a qu'une seule question : qu'est-ce que la vérité ?

Réécrire Hamlet à votre manière ?

Je ne m'en cache pas. J'ai travaillé à partir de fragments, de versions divergentes et je propose une reconstitution. Forcément, cette reconstitution est de ma main, de mon style.

Et, donc, une version moderne ?

Tant mieux. Mais c'est, je crois, parce que Shakespeare, comme tous les grands auteurs, traverse le temps et la question de la modernité ne se pose pas. Shakespeare est moderne à chaque jour de notre vie. Toutes les époques s'en sont nourries, l'ont retravaillé, relu, recréé et développé. D'une certaine façon, il est éternellement moderne.

Pourquoi Shakespeare est-il unique ?

Le génie de Shakespeare, c'est la langue. Sur le plan dramatique, il reste dans les cadres de son temps, il n'y a pas d'invention stupéfiante. Mais il y a une langue incomparable, une création métapho-

rique, poétique, dramatique, extraordinaire. Toutes ses pièces tiennent d'abord par la langue, et seulement ensuite par l'action. A l'époque de Shakespeare, les acteurs s'adressaient plus directement au public qu'aujourd'hui. La langue était plus importante que la situation.

Ce rapport au public et le fait que Shakespeare était lui-même comédien fournissent de nombreuses variantes. De quoi vous en autoriser d'autres ?

Oui. On a ces variantes dans la comparaison des grands in-folios, qui sont les éditions de ses pièces imprimées après sa mort, et des quartos, qui étaient les petits fascicules que notaient des copistes à toute vitesse pendant les répétitions. On se rend compte des différences entre ce qui a été noté et ce qui a été publié, c'est-à-dire entre ce qui a été joué et ce qui a été canonisé.

Et vous vous insérez entre ces variantes ?

Oui, parce qu'il y a toujours une place pour un autre auteur. Comme tous les auteurs de son temps, Shakespeare se nourrissait de ce qui se faisait au théâtre. Il a pris des choses à Marlowe, d'autres à Thomas Kyd. Il n'y avait pas l'idée contemporaine de l'auteur figé sur son œuvre. Il y avait l'expérience de la scène, de la répétition, du jeu. C'est vivant.

Et, quand je lis Shakespeare, j'ai l'impression de le sentir vivre.

Propos recueillis par PIERRE MAURY

L'homme de Stratford Shakespeare était bien Shakespeare

Qui était Shakespeare, vraiment ? Depuis le début du XIX^e siècle, la polémique s'exerce sur son identité. Certains ont en effet du mal à croire que le spéculateur de Stratford-upon-Avon eût pu imaginer les splendeurs de ses pièces. D'autres sont persuadés qu'il s'agit bien du même homme et que la prospérité du Shakespeare commerçant a pu aider le Shakespeare dramaturge à vivre sans dépendre des puissants.

C'est en tout cas la thèse des essayistes et biographes qu'on vous présente ici. Celle de Stephen Greenblatt, l'historien qui écrivit un admirable *Quattrocento* et dont le *Will le Magnifique* est éblouissant de maîtrise et d'envolée. Celle de Jean-Michel Déprats, le traducteur qui dirige l'édition de la Pléiade. Celle d'Henriette Chardak aussi qui mena l'enquête, comme une criminologue, sur Shakespeare le mystérieux.

« Il est aujourd'hui secret parce qu'il a voulu rester secret,

dit-elle dans une vidéo postée par son éditeur sur Youtube. Et il l'a voulu parce qu'il était catholique dans un monde anglican. Il est devenu amoureux du théâtre, il a désiré devenir comédien et a écrit des pièces parce qu'il n'y en avait pas assez à jouer. Et comme il avait suffisamment d'argent, il n'a pas dû se vendre pour écrire. »

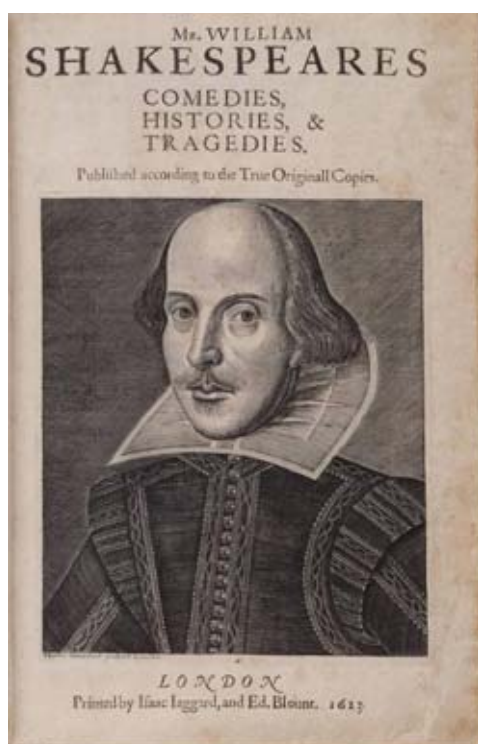
Beaucoup de conjectures

Pour l'historien américain Bill Bryson, oui, Shakespeare a écrit l'œuvre qu'on lui attribue et les défenseurs des « prétendants » à ce rôle n'ont jamais fourni « quoi que ce soit qui ressemble à une preuve ».

Sur presque tous les autres points, l'auteur est beaucoup plus prudent. Il y a quelques détails incontestables dans la vie de Shakespeare, mais ils sont rares. Et tout le reste doit beaucoup aux conjectures, à l'imagination de ses biographes.

La plupart de ceux-ci brillent surtout par leurs excentricités, leurs obsessions malades, leur capacité à affirmer sur la base d'actes de foi plutôt que de faits recoupés. Il est vrai que les documents d'époque sont rares, presque tous ont disparu dans des incendies ou d'autres catastrophes.

Quoi de plus normal, au fond, quand on décrit comme l'auteur ce qu'était Londres à l'époque : une petite ville surpeuplée et agitée où sévissaient les épidémies et les incendies. Le théâtre du Globe, où furent créées plusieurs pièces de Shakespeare, avait brûlé en 1613 : « Un canon installé sur scène ayant provoqué des étincelles, ces dernières embrasèrent le chaume du toit et



La gravure de Shakespeare par Martin Droeshout qui orne l'édition de 1623 de ses œuvres. © D.R.

le bâtiment fut réduit en cendres. »

Entre les quelques certitudes et les doutes, Bill Bryson doit souvent se satisfaire du vraisemblable, mais seulement après avoir procédé, en enquêteur dans le passé, à toutes les vérifications.

La légende Shakespeare a imprégné les biographes successifs, jamais à court d'arguments pour articuler les événements selon leur propre logique.

Un exemple, un seul, alors qu'ils abondent. Pour Roy Strong, Shakespeare a quitté Stratford en 1585 pour échapper aux poursuites après un acte de braconnage. En réalité, explique Bill Bryson avec une sorte de cruauté dans la précision, « il est peu probable qu'il ait chassé le daim à Charlecote, car le domaine ne fut doté d'un parc à daims qu'au siècle suivant ».

Cette « antibiographie » relève ainsi, sur un ton allègre, de multiples erreurs.

P. My et J.-C. V.

Tout, sauf l'homme de Stratford John Florio, l'alias



John Florio par William Hole, en 1611, dans la deuxième édition de son dictionnaire. © D.R.

Le titre de cet article est abusif, certainement. Les essayistes et biographes qui ne croient pas en le Shakespeare de Stratford-upon-Avon ne se rabattent pas nécessairement sur n'importe qui. Il n'empêche. Depuis le début du XIX^e siècle, des noms alternatifs sont proposés. Shakespeare ne serait pas l'auteur des œuvres signées de son nom. Et ceux qui ont participé à cette polémique ne sont pas n'importe qui : Walt Whitman, Mark Twain, Henry James, Sigmund Freud.

Pourquoi ? Absence de mention d'œuvres littéraires dans le testament dudit Shakespeare, inexistence de manuscrits littéraires d'époque, circonstances très floues de ses années de formation, variation de l'orthographe de son patronyme, manque d'homogénéité du style des œuvres.

Et qui ? On a suggéré Francis Bacon, Christopher Marlowe, la reine Élisabeth elle-même ou le roi Jacques I^{er} d'Angleterre. On a

aussi parlé de William Stanley, comte de Derby, d'Edouard de Vere, comte d'Oxford, du comte de Rutland, etc. Parce qu'il fallait un aristocrate ou quelqu'un les connaissant bien pour expliquer la maîtrise stylistique du jeune dramaturge.

Aujourd'hui, on l'a lu ci-contre, la grande majorité des spécialistes du genre penchent pour le Shakespeare de Stratford malgré les mystères de sa vie. Mais il reste des irréductibles. Et particulièrement l'essayiste canadien Lamberto Tassinari et le philosophe français Daniel Bounoux. Dans leurs livres, fort charpentés, bien travaillés, emplies d'érudition et de style, ils défendent la version d'une autre identité : John Florio.

Pour eux, c'est lui qui a écrit les pièces de Shakespeare. Daniel Bounoux remarque qu'aux premières représentations de *Hamlet*, William Shakespeare se serait réservé le rôle du spectre. Et si ce rôle avait été celui d'une vie entière ?, se demande l'essayiste. « Les maigres documents dont nous disposons sur la vie du Shakespeare officiel suggèrent, en creux, le portrait d'un homme qui ne cesse d'effacer ses traces », écrit-il. Et puis, « attribuer au médiocre bourgeois de Stratford-upon-Avon la paternité de ce théâtre revient à façonner un monstre. » Bounoux s'engouffre donc dans la brèche John Florio.

Plus crédible

Ce Florio (1553-1625) vit à Londres, mais il est italien d'origine et juif. C'est un lexico-

graphe, un traducteur, un humaniste. Un type qui, pour Tassinari et Bounoux, est de loin plus crédible. Ses connaissances linguistiques, son érudition, son origine italienne, sa judéité, expliquent sans doute mieux la teneur des pièces du grand Will et lui donnent un visage plus digne de l'œuvre. Mais si Bounoux semble pertinent et nous enthousiasme, son Florio ne reste qu'une hypothèse qu'il ne parvient pas à démontrer de façon implacable.

Est-ce d'ailleurs primordial ? Ce sont les pièces qui comptent, non ? « L'important c'est que les œuvres existent, insiste le comédien Philippe Torroni. De toute façon, les génies sont incompréhensibles. Le génie nous pose des questions. La meilleure façon de se rassurer dans sa médiocrité, c'est de se dire que le génie n'a pas existé. Que Molière, c'est Corneille, que Shakespeare, c'est quelqu'un d'autre. On refuse le génie, parce que le génie est incompréhensible. Aujourd'hui, nous sommes guettés par la dispersion, on ne se rend plus compte de ce que peut faire un être humain qui s'applique à un seul dessein, qui y consacre toute sa vie. Mozart ne me fait pas peur, il me réjouit. Shakespeare et lui donnent confiance en l'humanité. »

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Will le Magnifique ★★
STEPHEN GREENBLATT
Traduit de l'anglais par Marie-Anne de Béru
Libres Champs / Flammarion, 581 p., 10 €

Shakespeare, l'esprit des âmes ★★
HENRIETTE CHARDAK
L'Archipel
320 p., 20,99 €
ebook 14,99 €

Shakespeare. Antibibliographie ★★★
BILL BRYSON
Traduit de l'anglais par Hélène Hinfray
Petite Bibliothèque Payot, 224 p., 8,70 €

Shakespeare ★★
JEAN-MICHEL DÉPRATS
Puf / Que sais-je ?
128 p., 9 €, ebook 6,49 €

Shakespeare Le choix du spectre ★★
DANIEL BOUNOUX
Les Impressions nouvelles
205 p., 18 €

John Florio alias Shakespeare ★★
LAMBERTO TASSINARI
Traduit de l'anglais par Michel Vaiss
Le Bord de l'eau
380 p., 24 €

Shakespeare or not Shakespeare ★
MARK TWAIN
Traduit de l'anglais par Thierry Gillybœuf
Le Castor astral
137 p., 14 €